

tables jusqu'à établir que les sphères les plus voisines du soleil abritaient des êtres plus intelligents et plus civilisés que ceux des mondes éloignés. Il se vantait même de parvenir à nouer des relations avec Mars, Mercure et la Terre.

Mais tout cela laissait froids les hommes, qui voulaient toujours connaître le grand secret.

—Ce n'est pas cela que nous vous demandons.

Entre temps il imagina mille perfectionnements. De la terre tout entière il avait fait un jardin. Malheureusement l'humanité n'était pas meilleure.

C'étaient de la part du genre humain des exigences toujours nouvelles. En maint endroit, maintenant, éclataient de nouveau des discordes civiles au sujet du temps. Les uns voulaient la pluie, les autres un ciel serein.

On s'écharpait pour cela. D'autre part, les nations eurent vite transformé l'aéroplane en machine de guerre.

On se livrait d'effroyables batailles aériennes où vainqueurs et vaincus étaient presque sûrs de périr.

Ces événements le désespéraient.

L'extrême civilisation semblait de plus en plus rapprocher les hommes de la barbarie noire.

C'était à peine si les humains étaient forcés de travailler quelque peu, tant la mécanique suppléait aux bras, et l'on ne goûtait pas plus de bonheur. Chacun avait trop de temps pour penser, pour critiquer, pour envier. Les pauvres d'esprit voulaient s'élever au premier rang. Les vicieux demandaient à se partager la terre au détriment des humbles et des pacifiques.

Et cependant, Smithson attendait toujours la grande fête qu'il supposait devoir lui être offerte pour donner à ses semblables le suprême bienfait...

Mais voilà que cette fois il ne fut question de rien. Au contraire. Les Américains, comme les autres nations, redoublèrent d'acrimonie contre le savant.

A l'heure même où il comptait sur une triomphale ovation, ce fut contre lui un redoublement d'injures et de sarcasmes. Avec une unanimité sanglante et comme s'ils eussent été poussés par un destin aveugle, les uns et les autres le traînèrent dans l'ignominie.

On alla jusqu'aux menaces. Sa maison fut assiégée. On exigeait de lui des inventions pour tous les besoins, pour la satisfaction de toutes les fantaisies.

—Comme j'avais raison ! dit-il, épouvanté.

Et le 24 juin 2099, comme il n'était pas venu trois personnes pour le complimenter sur son anniversaire, Smithson et sa femme décidèrent qu'ils cesseraient de boire la liqueur de vie.

En deux jours, ils vieillirent de tout le temps qu'ils avaient volé à la nature, et ils moururent désabusés, sans un regret.

CAMILLE DEBANS.

INSTANTANÉS

L'EAU MONTE

Les pluies ont noyé l'été. Dévidant leur écheveau de fils gris, elles tendent aux quatre coins du ciel les mailles de leur liquide réseau. Le doigt mouillé de septembre jaunit les branches qu'il touche ; bien des feuilles mortes s'engluent dans la glaise du chemin. Il pleut, il pleut, bergère !

C'est gris, c'est de la pluie ; fine comme du sable, elle coule de l'invisible sablier. Ce noir, c'est de la pluie ; elle crève en orage, ruisselle en piques, s'écrase aux toits, sur lesquels, dans le vent qui la fouette, on dirait qu'elle fume. Flic, floc ! Claquement des sabots dans les flaques. Il pleut des tétards. Eclaircies dans le soleil, chant des petites rainettes. Il pleut dans les arbres, on dirait de la grêle. Il pleut sur les saules du fleuve, leurs feuilles lourdes d'eau chavirent et montrent le nu de leur peau d'argent. Il pleut sur l'eau : elle ressemble à un crible où passe, noire, de la graille de plomb. Les berges dégouttent. Les parapets pleurent. Rigoles et lacs. Rejaillissement de boue sous les roues crottées des carrioles.

Il pleut matin et soir, le jour, la nuit. On entend, dans l'insomnie, le sanglot des gouttières. Au matin, la terre exhale l'odeur des caves ; on dirait qu'il a

poussé des champignons. Insensiblement, la Loire a bu toute cette eau par les mille bouches des ruisseaux, des rivières. Et voilà que ce matin le fleuve de sable, le bras mort peuplé d'îles où de paresseux filets d'eau stagnaient, lentement s'est enfoncé, aplani sous la montée du flot.

Déjà, depuis plusieurs jours, brin à brin, dent par dent, la Loire rongait les lagunes de sable, gagnait les rares touffes d'arbrisseaux, submergeait les fossés des forts que les enfants creusent dans ce sable sec où marquent seuls, à travers de longs espaces, les clous de souliers des paysans et le pied fourchu des vaches. Ce matin, plate, large, l'eau montait avec une force douce, lente et irrésistible.

La lagune baissa ; un affleurement sans vagues, sans souffles, lisse comme une coulée d'étain, se répandit. De quart d'heure en heure, les berges de sable fondirent. La jetée du bac, un banc de terre où atterrissait le passeur, diminua, ruban, simple fil, et sombra. Des arbrisseaux de sable devinrent des plantes fluviales. Le grand fort creusé par les enfants émergea quelques instants, dessinant les cinq pointes en étoile de ses bastions, puis disparut. Sur la droite, des îlots blonds plongeaient, on ne vit plus dans une transparence que leur chair d'une couleur vivante. Sur la gauche, tout un pays de sable submergé ne montrait plus qu'un liseré pâle, où le passeur réfugié embarquait dans son bac des chevaux, comme en une véritable inondation.

Bientôt, il n'y eut plus que des morceaux, des parcelles de sable que l'eau mangea. Les saules blancs trempaient tous. L'eau montait toujours. Elle monte encore. Point de rayonnement, nul éclat. D'un vert mordoré, d'un glauque triste, elle coule sous un ciel nuageux, gris et mort, qu'elle rejoint à l'horizon et qui se fond avec elle en brume indécise. Le fleuve a doublé, triplé ; il s'étale, il se met à l'aise ; les berges le gênent, il les couvre ; les racines des saules, il passe dessus. L'âme de la Loire palpète, elle court, on la voit. Des risées moirent le courant, ici arabesques et spirales, là rebroussis à contre-jour qui font tache.

On dirait que le fleuve a emporté toutes les boîtes des blanchisseuses, leurs linges, leurs battoirs et leurs

savons. Sur l'eau flottent les écumes blanches, les flocons d'une lessive monstre. Mais non, les laveuses ont plié bagage, et cependant les épluchures blanches passent en bribes d'ouate, en traînées spongieuses. Des épaves flottent, semblables à de grosses éponges crayeuses. Et c'est la terre, la pierre molle des berges, qui se dissout, s'en va.

Deux îlots seuls surnagent dans l'immense flux, balles de chanvre qui rouit et qu'enfoncent et maintiennent au fond de l'eau de longues perches, balises, croirait-on, d'une navigation en détresse.

Autour, l'eau monte, monte.

PAUL ET VICTOR MARGUERITE.

BIBLIOGRAPHIE

On nous a fait lire un volume de 340 pages environ, publié sous le titre de : *Contes inquiets*, de Pol Demade, par la Société Belge de Librairie, O. Schepens et Cie., éditeurs, 16, rue Treurenberg, à Bruxelles (Belgique).

Nous avouons sincèrement que nous avons eu un moment de surprise en lisant ce titre : *Contes inquiets*.

Contes inquiets !... Pourquoi ces deux mots semblant disparates ?

Le mieux, vous le comprenez, c'était de commencer, par le commencement et de lire, ne fût-ce qu'un de ces contes : car, il y en a, il y en a beaucoup !

En lecteur qui... se respecte, nous sautons la préface, et entamons le premier conte, *l'Erreur fondamentale*. Sans nous en apercevoir, nous continuons et prenons *La joyeuse légende des larmes*. Mais c'est si attrayant que, sans lâcher le livre, nous lisons *l'Ame prisonnière*, puis le conte que nous publions dans ce même numéro, *La sublime obéissante*, etc., etc.

Quelle idée a eue l'auteur, M. Pol Demade, de donner à ces superbes perles, si gracieuses, souvent si poétiques, toujours si bien écrites, d'un intérêt qui se soutient à chacune, d'une moralité si irréprochable ; quelle idée a-t-il eue de leur donner ce nom de *Contes inquiets* ?



Photo Dumas, 112, rue Vitré

MONTREAL.—MM. DE RIOS ET RIVERA, ENVOYÉS D'AGUINALDO